

LA VIE LITTÉRAIRE

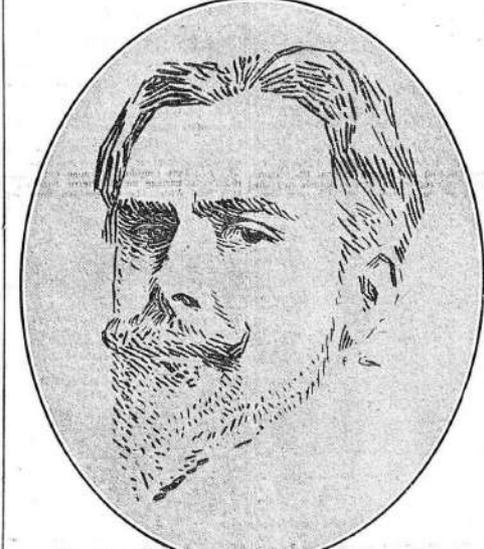
LE POÈTE GEORGES MARLOW

Samedi dernier, à l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, a eu lieu la réception solennelle de M. Georges Marlow. Un poète arrive à l'immortalité nanti d'un bagage fort léger, mais la qualité ici compense la quantité, comme n'a pas manqué de l'observer M. Louis Dumont-Willemot, qui répondit au discours du nouvel élu.

Né en 1872, à Malines, la ville archépiscopale protégée contre le bruit du siècle par ses couvents, ses séminaires et ses refuges propices à la paix, M. Georges Marlow n'a point été sans subir

ou ne serait-il pas impérieusement poète ? Son nom, s'il n'est pas ignoré des revues et s'il s'est lu, un temps, au sommaire du *Mercur* de France, n'est point de ceux qui hantent par leur fréquence dans les périodiques. Dilettantisme ? Coquetterie ? Réserve ? Dédain ? Stérilité ? Un peu de tout cela sans doute.

Quand, en 1899, M. Georges Marlow s'avisa de publier un nouveau recueil de poèmes, et sous un titre aussi banal et impersonnel que *Des Vers*, qui avait déjà appartenu entre autres à Maupassant, cette plaquette fut imprimée à cinquante exemplaires. Bien entendu hors commerce. Pour quelques-uns seu-



M. GEORGES MARLOW, par Franz Gailliard
(d'après le « Livre des Masques belges », de M. Gauchez)

la sourde et lénitive influence de cette atmosphère provinciale particulière aux petites cités des âmes où le silence lumineux est comme une piété. Il y a là un mysticisme enveloppant qui flotte dans l'air et s'insinue dans les cœurs et à leur insu.

M. Georges Marlow n'a pas échappé à la loi commune qui favorise les scabillités aussi bien que les consciences. Dès que les puissances de lyrisme se sont éveillées en lui, il n'a pu qu'associer ce décor traditionnel et conventionnel à des impressions d'où l'imprévu est banni d'instinct et à des sentiments un peu convenus et, en tout cas, contenus dans les limites d'une tendresse inquiète qui n'offensait point, d'une fausse note, l'eurythmie générale des tranquilles habitudes génératrices de pureté et de bonheur :

Mon âme fille à sa quenouille
La laine des bonnes pensées,

scriait-il. Prudence, sagesse et vertus théologales. Quoi de mieux en accord avec le relent d'encens, le murmure des oraisons, le chant alterné des paroisses et le vague ennui d'un perpétuel dimanche dans le voisinage des cloîtres et des béguinages que les souvenirs de l'enfance en prière, les candeurs d'un rêve qui se sourient des belles fêtes carillonnées, s'attarde aux pompes liturgiques ouvrant à l'imagination leurs paradis d'émotion, en expectative anxieuse de la cité de Dieu ? D'où ce titre, sans doute de l'Âme en exil donné d'une façon significative au premier recueil de ses poèmes par M. Georges Marlow. Ce sont des états d'âme, sinon très compliqués, du moins très nuancés d'une manière de songe blanc dans un demi-sommeil de l'amour chez un être pudique et farouche. La vaine illusion pourtant de croire, après Rodenbach, évocateur d'une Bruges dormante et charmée de songes catholiques, que l'on peut représenter sous des images inédites et peindre de couleurs neuves ces paysages de la terre et de l'âme.

Ces vers de la vingt-cinquième année ne manifestent, chez Georges Marlow, ni nouveauté, ni emportement. Rien à y reprendre ou à y critiquer non plus. Poésie en demi-teinte ; poésie confidentielle, élégamment charmante, faite pour plaire aux lettrés et aux amateurs. Le tirage de l'Âme en exil, aussi bien, est-il restreint et peut-être même le volume ne circule pas dans le commerce.

Ce goût de la poésie parcimonieuse au profit de rares intimes ou d'une élite plus rare encore, délaissant ou négligeant les besoins du quotidien, s'est affirmé davantage par la suite. Docteur en médecine depuis 1898, M. Georges Marlow semble plus soucieux de sa profession de thérapeute que de se livrer aux Muses à l'instant de la réquisition lyrique. Depuis qu'il habite Bruxelles est-il tant accaparé par les devoirs de sa charge

lement qui se comptent sur les doigts. Ici, M. Georges Marlow, d'un coup d'archet plus ferme et secrètement mieux exercé, attaque son violon. Si la musique se perfectionne et se hausse, lui n'élève pas la voix qui accompagne en sourdine la chanson de l'amour, l'amour cette illusion ou luperio humour, puisque la vie est ainsi faite que, même à deux, elle demeure une solitude. En de nobles et larges alexandrins se poursuit, cette fois, le songe éphémère ou le mensonge durable des amants qui, las des réalités, sentent leur cœur, sinon leurs sens, pacifiés et libérés d'un clair pays où l'on serait heureux.

Et revocai, hantise qui ne cesse, l'évocation ancienne de l'enfance innocente qui diffuse sa clarté perdue et mêle sa grâce confessionnelle à l'églogue plaintive.

Un long silence de trente ans. Puis, M. Georges Marlow publie *Helène*. Immense sujet qui, à toutes les époques et dans tous les pays, sollicita les ambitions et le lyrisme des poètes. Qu'on n'aïlle point s'imaginer que M. Georges Marlow à la mémoire immortelle de l'Argienne aux bras blancs élève un pesant monument. *Helène* est un poème en quatre parties de trois cent cinquante vers à peine. Édité à cent exemplaires. D'ailleurs luxueusement.

Je n'irai pas jusqu'à soutenir que ces trois cent cinquante vers d'une perfection authentique et d'un labeur cèle ne forment qu'une magnifique amplification d'un sonnet célèbre, mais non point sans défaut, de M. Paul Valéry. Toutefois, il est peut-être opportun de citer ici ce quatrain :

HELENE, LA REINE TRISTE...

Aur, c'est moi ! Je viens des grottes de la mort
Et je revols les poèmes dans les aurores
Ressusciter de l'ombre ou fil des runes d'or.
Mes solitaires mines appellent les monarques
Dont la barbe de set amantit avec doigts purs
Je pleure. Ils chantaient leurs triomphes
Et les golfes enfais des poupes de leurs barques.
J'entends les conques sonores et les clairons
Militaires rythmer le vol des antrons.
Le chant clair des nouveaux emboîme le fanalle.
Et les dieux à la prose héroïque caudés
Dans leur source antique et que l'écume
Tend vers moi leurs bras indignés et sculptés.

Lorsque l'Helène, de M. Marlow.

Inquiète du rêve attardé dans sa chair

supplie l'amour de prendre en pitié un cœur désemparé et des yeux désabusés qui demeurent ouverts sur le passé, elle entend, en elle et autour d'elle, « gronder les voix tragiques de la mer ».

Et n'est-ce point un souvenir bien

parallèle qui s'exprime en ces vers harmonieux :

J'ai connu ton furieux et tes ombres furieux...
Hélène, l'âme offerte à toutes les douleurs,
Je fus dans l'ouragan la farouche barbeante
Guettant pour les briser sous mon drapeau
L'athlète, le vieillard, le monarque et le
Je fus la triste amante aux yeux mouillés de
pleurs,
Qui, lasse des joggans, des cygnes et des fleurs
Dont elle concevait sa solitude benoîte,
Vrouillait la poix des nuits de sa plume amoureuse.

Lamentation évocatrice de la passion. Une chair qui se fêlât stoffence, injuriée à la pensée de n'être toujours belle, de l'intacte splendeur d'une rose éphémère entée pour parer un corps au déclin :

L'empêchement de saigner les roses,
Les roses, vision de ma chair d'antrefaits,
Flette la cruauté secrète de mes doigts
Et fait s'éprouver dans maux dans outrages
L'absence volapée de ma seule image.

Mallarmé n'avait-il pas déjà écrit quelque part :

Et pareille à la chair de la femme, la rose
Craelle, Hérodote on fleur du jardin clair.

Une flamme persiste, tenace, au cœur désenchanté. Un cri pathétique et sans réponse déchire l'ombre et n'est plus désir mais détresse. Or, le silence effraie Hélène plus encore que sa beauté condamnée. La blessure de l'orgueil est telle que la Tyndaride renonce au délice féminin des larmes :

Je ne suis plus que l'ombre ardente d'un bon
trève,
Ma gloire est comme un soir d'automne qui
s'achève
Dans un palais désert troublé de bruits confus
Et je suis...

Ah ! songer à celle que je fus...
Vole au souvenir, magnifique et foudroyé,
Aux miroirs délaissés que moi-même enlève,
Le spectre éblouissant de mon bonheur perdu.

Hélène au cœur meurtri, Hélène vaincue par son destin, n'accepte pas sa défaite. Fille harmonieuse et rayonnante du Cygne, elle renaît, comme Psyché, âme nue et transfigurée par la nuit chaste et la pure lumière pour une tardive virginité.

Tel est ce poème dont il est difficile de serrer par une stricte analyse le symbolisme nébuleux qui s'enclôt, dirait-on, par gaugère, dans de souples alexandrins à la plastique numérotée et musicale. M. Georges Marlow y procède, comme dans l'ode traditionnelle, par interrogations, exclamations, propositions et transitions allusives. Aussi, qu'on y veuille bien réfléchir, à la manière de Mallarmé et de M. Paul Valéry, par développements oratoires et juxtaposés, selon des modèles quasiment classiques désormais. Nul maintenant n'ignore la fameuse apostrophe de l'*Héroïde*, dont des Esseintes-Huyssmans aimait l'ensorcelante cadence :

O miroir !
Eau froide par l'ennui dans ton cadre gelée...

Qu'on se souvienne du discours que tient Narcisse à son image :

Je viens au par silence offrir mes larmes
Inuites...

Volé dans l'eau ma chair de lune et de rose...

Et l'on s'apercevra sans doute qu'il n'y a souvent, chez M. Georges Marlow, que transposition de mirage et d'exil, de lassitude voluptueuse et de farouche concupiscent plongeant l'image des poétiques dans le rêve et le regret par une identique loi.

Rencontres fortuites, objectera-t-on. Non, systématisation de recherches ; thèmes plus ou moins idéés par le travail d'association des idées qui s'impose à l'esprit, au rêve et à l'esthétique tout ensemble, reconnaissables pourtant à travers l'élaboration sourde et sous l'égagement décoratif d'un art conscient et appliqué. En fin de compte se précisent des concepts analogues, le même usage du terme abstrait, semblables mouvements et jusqu'à ce maniérisme difficile qui s'étend de la périphrase au choix de l'épithète rare ou imprévue et au rythme rompu, dans l'emploi de certaines rimes que l'on croirait volées. Jeu qui comporte plus d'intellectualisme que de véritable émotion, issu tout à la fois des trouvailles musicales stéphanesques et de l'abus d'une concision infiniment artistique mais ingrate, due aux efforts et au haut exemple de M. Paul Valéry. Obscurisme mélodieux, symbolisme raffiné, « Claris intermittents de ses nocturnes ouverts sur une aube laiteuse. Poésie pure, chère à M. Henri Bremond.

Me trompe-je ? On pense à un cas de redoutable envoiement poétique par l'auteur de *Charmes*.

Un soir magnifié par la pourpre des stigmates rappelle obstinément :

Un soir favorisé de colombes sublimes.

Et je retrouve ailleurs, non sans surprise devant d'aussi admirables soumissions : « la fière imposture », les « fatales lois » et « l'éclat emprunté » et « les rigueurs d'un accueil hostile », à côté de « despotiques pourpres de l'azur implacable » et du « chantant azur », enfin de « la neige des astres » qui, toutefois, chez Mallarmé, s'écrirait « éternelle ».

Un excellent écrivain belge, critique à ses heures, M. Gaston Heux, à propos de cet ouvrage, *Helène*, de son compatriote, a pu parler « d'un poète étrangement miré » par le recueillement et de « l'expression savante d'une personnalité complexe où le don initial le dispute à l'esquisse le plus riche et le plus traditionnel ».

En effet, de Racine à M. Paul Valéry, en passant par Verlaine, MM. Henri de Régnier et Francis Viel-Griffin, deux siècles de poésie française, par la vertu dramatique, précise et plastique de ce poème dépassant la signification verbale jusqu'à l'hermétisme, semblent résumés sous un mythe antique en deux vers admirables mais réminiscent. La poésie de M. Georges Marlow apparaît « l'échantillon de la philosophie que entend et prodigue du lyrisme d'aujourd'hui ».

Léon Boquet.